

Charles Dantzig

17 AOÛT > ROMAN France

De Paris à Caracas!

B. CHAROY/GRASSET

Le temps d'un voyage pour Caracas, un homme parti à la recherche d'un ami disparu se remémore les étapes de leur amitié. Le douloureux et méditatif nouveau roman de Charles Dantzig.



Un monde sans écrivains. Ce serait plus simple. Ou au moins sans celui-ci. Xabi Puig. Xabi comme le Basque qu'il n'est pas, Puig comme le Catalan qu'il n'est plus tout à fait. Un arbitre des élégances pour ces temps sans mémoire, se prêtant comme en passant à la gesticulation de la société du spectacle, polygraphe invétéré et prodigue de ses dons, que la presse, jamais à court de formules, définit comme « à mi-chemin de Casanova et Gilles Deleuze »... Sinon, Xabi Puig manque. S'étant mis en tête de composer sa « grande œuvre » (ou peut-être aussi d'oublier sa récente rupture avec sa compagne Lucie, « artiste conceptuelle » à la notoriété aussi établie que la sienne), il s'est embarqué pour le Venezuela, avec l'idée d'y dénoncer le régime grotesque du tyran Hugo Chávez et, bien entendu, n'en est jamais revenu. Toutes les médiations internationales ayant échoué à fournir quelque indice que ce soit sur sa disparition (a-t-il vraiment été enlevé ? est-il mort ou vif ? cette disparition est-elle une « mise

en scène » ?), un journaliste de ses amis (il en a beaucoup dont il renouvelle le stock à intervalles réguliers...) entreprend de faire à son tour le voyage vers Caracas. Durant les quelques heures que dure le vol, il déroule le fil de sa vie avec Xabi, comme une conversation qui n'aurait pas été interrompue : leurs lectures, leur complicité, leur voyage à Venise, l'ordinaire nécessairement extraordinaire d'une amitié. Durant ces quelques heures et ces trois cents pages. Car *Dans un avion pour Caracas* est le cinquième roman de Charles Dantzig. Débarquons-nous d'emblée de toute tentation obscène d'y lire un roman à clé. Dantzig est trop élégant pour ne pas laisser cela aux serruriers. Qui se cache derrière Xabi Puig ? Lui. Et il est aussi bien sûr le journaliste narrateur ; et également, pour faire bon poids, Lucie, la femme infidèle. Chávez, non. Chávez, ici, c'est Chávez, révolutionnaire de pacotille et tyran à front bas, et c'est bien plus que Chávez : le visage à venir d'un monde expurgé des livres et des vertus de civilisation. Sans jamais sombrer dans la mélasse confessionnelle, Dantzig se montre ici plus proche de

lui-même que jamais et finalement plus juste. Sans nul doute ceux pour qui le roman est avant tout dans sa conduite narrative un récit d'aventures lui reprocheront de ne pas vouloir, ou savoir, sacrifier au genre. En fait, la liberté de ces pages où triomphe une esthétique de l'esprit

Sans jamais sombrer dans la mélasse confessionnelle, Dantzig se montre ici plus proche de lui-même que jamais et finalement plus juste.

d'escalier a quelque chose d'assez anglais. Mais chez Dantzig on peut pourtant dresser des ponts avec quelque chose de plus français. *Dans un avion pour Caracas* est un beau roman dans la mesure où certains

livres de Berl – ou mieux, le *Barnabooth* de Larbaud – le sont également. Quelque part dans le roman, le narrateur dit de *Saint Genet, comédien et martyr* que c'est le plus beau livre de son auteur, « un portrait de l'arrogance de Sartre et de son intelligence ». Avec *Dans un avion pour Caracas*, on pourrait en dire autant de Charles Dantzig.

OLIVIER MONY

Charles Dantzig

Dans un avion pour Caracas

GRASSET

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-246-78898-0

SORTIE : 17 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN France

L'Evanoui

Un grand **Hubert Haddad** qui prend à bras-le-corps la barbarie de notre époque.



On ne sait si Hubert Haddad a lu André Gide. Mais une partie de son œuvre, la plus « engagée », rappelle l'une des devises fameuses de l'auteur de *Voyage au Congo* : « Assumer le plus possible d'humanité. » Sans discours ni grandes théories, en racontant

simplement soit ce qu'on a vu de ses propres yeux (dans le cas de Gide), soit ce qu'on a imaginé à travers des reportages dans la presse ou à la télé, comme Hubert Haddad. La méthode est semblable : un écrivain prend à bras-le-corps le réel de son temps dans ce qu'il a de pire, de plus barbare, et en tire un grand livre. De ceux qui font réfléchir et, peut-être, rendent meilleurs leurs lecteurs.

Il est évident que l'on n'oubliera jamais le héros d'*Opium Poppy*. Un jeune Afghan pachtoun sans nom qu'on appelle – dans son misérable village du Kandahar où l'on cultive le pavot pour ne pas mourir de faim, entre les bombardements des Occidentaux et les repréailles des talibans – l'Evanoui : parce qu'il est tombé dans les pommes lors de sa circoncision. Puis qu'on nomme Alam, comme son grand frère, le Borgne, qui tournera mal et rejoindra les maquis islamistes. Alam le jeune, lui, a suivi



Hubert Haddad

EUSABETH ALUM/OPALE/ZULMA

un temps les traces de son aîné, il a été la mascotte de Muhib, un chef de clan à la fois fanatique de la charia et parrain de l'opium. Il a même dû prouver sa bravoure d'enfant-soldat, dans des conditions inhumaines. Et il a survécu par miracle à une rafale de kalachnikov.

Sauvé par le commandant Hélène mais sans espoir de connaître un jour une vie normale dans son pays, il a emprunté ensuite la filière migratoire commune : Kaboul, l'Iran, la Turquie, la Grèce, l'Europe de l'Est, avant d'arriver à Rome. Dernière étape avant Paris. Alam rêve du pont de l'Alma ! Et il le verra. Il dormira même dessous, comme tant d'autres étrangers en situation irrégulière que l'Italie envoie en France ou en Angleterre. Au début, Alam se retrouve dans un centre de rétention pour mineurs, où il subit la funeste influence de Yuko, un petit caïd kosovar qui l'invite à le rejoindre dans

un squat de Bobigny. C'est là qu'il vit avec Poppy, sa copine junkie, qu'Alam aide à « nourrir le singe ». Alors que Diwani, la belle Rwandaise tutsie, pourtant martyrisée durant la guerre, l'incite plutôt à suivre des cours d'alphabétisation afin de trouver un boulot, de s'intégrer. En vain. Alam, plusieurs fois miraculé, n'échappera pas à son destin.

Alternant chapitres « afghans » en flash-back et chapitres « français » en direct, *Opium Poppy* est un roman riche en émotion mais sans pathos, rapide mais extrêmement dense, qui passe des descriptions d'une nature belle à couper le souffle à des scènes de violence apocalyptiques. On peut y lire une dénonciation du sort des enfants-soldats, l'une des pires hontes de notre époque, et un plaidoyer pour que chacun puisse vivre chez soi dans la paix, la dignité, mangeant à sa faim. Afin que nul ne croie que les migrants, pour la plupart, s'expatrient délibérément : « *L'exil est une prison* », écrit Haddad. Avec *Opium Poppy*, l'un des romans phares de cette rentrée, l'auteur de *Palestine* mériterait d'obtenir enfin un grand prix littéraire à l'aune de son talent. **JEAN-CLAUDE PERRIER**

Hubert Haddad

Opium Poppy

ZULMA

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84304-556-0

SORTIE : 18 AOÛT



9 782843 045561

17 AOÛT > ROMAN France

Des cœurs en hiver

Le dernier roman d'**Hélène Frappat** est le double récit enchâssé d'une histoire d'amour et de jalousie. Un texte superbement maîtrisé et à la beauté des paysages aux horizons diffus.



L'Enfer de Dante est glacé. Le dernier livre d'Hélène Frappat au titre froid, *Inverno*, « hiver » en italien, est infernal. Si, dans les représentations de la géhenne, les artistes ont souvent donné dans l'hyperbole des flammes, la romancière a ici choisi la modestie du givre. On avance dans *Inverno* comme on descend à pas de loup dans les profondeurs d'une cave. Cave paradoxalement lumineuse, de cette grise lumière d'hiver. Les souvenirs des tendres années se mêlent aux regrets d'un amour si loin, si proche : L. rentre à Paris avec son jeune fils, elle a quitté Rome et Elio, l'homme de sa vie et père du garçon. L. reprend contact avec son amie d'enfance Emmanuelle. Ces deux-là s'étaient connues à Saint-Ouen. L. se souvient du visage de la camarade qui l'accueillait comme un rayon de soleil ce premier jour d'école, de leurs vacances en Bretagne... Le récit de L., ballottée entre deux gares, deux sou-



Hélène Frappat

PHILIPPE MATIAS/OPALE/ACTES SUD

venirs, en perpétuel transit, s'enchâsse avec l'histoire sombre des parents d'Emmanuelle : Bérangère et Jean, ce couple bancal et mutique formé par une gracieuse femme-enfant et un introverti de 25 ans son aîné. L'enfer dont traite *Inverno* est celui de la jalousie. Ressentiment sourd presque coupable du côté de L. : elle a toujours su Elio infidèle puisque, lorsqu'elle le rencontre, il a déjà une famille ; obsession meurtrière du côté des parents d'Emmanuelle parce que c'est la jalousie qui ravage leur union et détruira en fin de compte la vie de Jean. Sans jamais perdre le fil, Hélène Frappat nous entraîne dans le dédale des sentiments contradictoires de ses personnages : ce que l'auteure de *Par*

effraction (Allia, mention spéciale du prix Wepler-La Poste 2009) ourdit est infiniment tragique car infiniment subtil : la façon dont les rets de la folie du mari de Bérangère s'abattent sur elle s'apparente à une lente asphyxie. L'ancienne fugueuse de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur rêvait de liberté et rencontre la geôle du foyer. La violence d'*Inverno* est d'autant plus grande qu'elle y est quasi muette, comme chuchotée. La solitude de la jeune femme suppliciée par ce mari jaloux est rendue par touches pudiques. Ce principe de discrétion recouvre de sa tonalité glacée les pages d'un texte superbement maîtrisé, la partie dédiée à L., cette manière de narratrice au style indirect, possède également la beauté des paysages aux horizons diffus. Brume qui colle à l'âme : « *Qui a goûté au poison ambigu et douceâtre de la nostalgie sait qu'elle ne nous lâche pas, déplaçant seulement le vague malaise, la jubilation secrète qui l'accompagne, vers un autre objet, une autre vie, une autre ville.* »

SEAN J. ROSE

Hélène Frappat

Inverno

ACTES SUD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-7427-9909-1

SORTIE 17 AOÛT



9 782742 799091

25 AOÛT > ROMAN France

La déchirure

Avec le dilemme d'une femme qui aime deux hommes, **Anne Serre** approfondit sa science des sentiments.



Une femme, deux hommes, et plusieurs possibilités... Anna Lore, 43 ans, critique d'art, vit depuis vingt ans avec Guillaume, architecte, dans une petite ville française. Un couple encore vivant, parfaitement accordé. Mais en août 2002, écrit Anne Serre, comme on établit une main courante, Anna « tombe follement amoureuse » de Thomas, chercheur à Bordeaux. De cette histoire de triangle sentimental, de dilemme amoureux, vieille comme l'amour, la romancière fait un roman-analyse, qu'elle tire plus du côté du fait divers que du vaudeville, cherchant à comprendre la mécanique parallèle de l'attachement et de l'arrachement. Il ne s'agit pas d'un trio à la *Jules et Jim* – les deux hommes ne sont pas amis – ni d'un adultère classique avec ses figures imposées. Repartant des débuts, conjuguant très justement le déroulé des faits au passé simple et au futur, sans entretenir de suspense – « Elle crut que ce serait possible » –, la romancière expose moins l'éternel conflit entre jeune passion fumante et vieil amour douillet que le fantasme d'amours sans rivalités et

complémentaires. Le choix d'Anna est de ne pas choisir : « Elle les aurait voulus tous les deux car c'était comme s'ils se partageaient les heures en elle. » Le nouvel amour qui surgit et qui grandit est comme un accroc, « une déchirure profonde, tragique », dans les robes que se met à porter l'héroïne. Arrivé au milieu de la vie, dans la maturité des cœurs, il ouvre une brèche dans l'espace-temps et fait régresser. Son attraction tient dans la virginité qu'il recrée : Anna et Thomas sont à nouveau préados, des *Débutants*, revenus au temps d'avant les blessures. La romancière ne juge pas l'illusion, la fiction que construisent ces personnages pour lesquels elle semble éprouver une certaine indulgence, les interpellant souvent avec tendresse. On a déjà eu l'occasion d'admirer la touche de l'auteure d'*Un chapeau léopard* (Mercure de France, 2008), ce je-ne-sais-quoi de légèreté dans le drame, une désinvolte élégance. Avec sa science des sentiments, Anne Serre traque ces détails qui signent les grands bouleversements, font les grands élans et les grandes pertes.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Anne Serre

Les débutants

LE MERCURE
DE FRANCE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-7152-3181-8

Sortie : 25 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN France

En l'absence d'Odd



Au début, Odd s'en va. Il laisse derrière lui, dans une campagne inhospitalière, une maison familiale sous la neige, nul regret pour le voisinage et une lettre à son frère jumeau où il lui recommande de vérifier « qu'un robinet de lavabo du second étage a bien été purgé ». Paul, le frère en question (qui n'a miraculeusement pas hérité comme le reste de la fratrie – Harald, Adina, Dorthéa, Odd et Margrete – d'un prénom norvégien dont la responsabilité incombe à la nationalité de leur mère tôt disparue), quitte son appartement parisien pour, trois cents kilomètres plus loin, s'acquitter de cette tâche où la plomberie le dispute au devoir moral. Retenu contre son gré par l'hiver dans cette demeure qui est

Véronique
Bizot



GASPAR DE GRAND/ACTES SUD

comme un paradigme de leur échec familial, professionnel, artistique et amoureux, Paul va ressasser trois jours et deux nuits, de promenades en tracteurs en cure de Dolirhume et de piscine municipale déserte en auberge de village infecte, les souvenirs moroses d'une vie qui ne l'est pas moins.

Ce chagrin qui n'ose pas dire son nom, cette tristesse qui tend à l'atrocité, ce désastre rigolo, c'est *Un avenir*, le nouveau « roman » (il faut le dire vite et le lire lentement, 105 pages...) de **Véronique Bizot**. L'auteure y confirme, après *Mon couronnement* (Actes Sud, 2010), déjà très réussi, tout son talent d'entomologiste ironique, toute l'alacrité de sa manière. Bien sûr, la mélancolie hyperréaliste et l'humour chers à un Christian Oster ou un Eric Laurent ne sont pas loin. Il y a toutefois chez Véronique Bizot une gaieté ou à défaut une tendresse, un regard biaisé, qui ne sont qu'à elle et dont les motifs (quatrième livre en six ans) dessinent une œuvre de plus en plus joliment intrigante.

O. M.

Véronique Bizot

Un avenir

ACTES SUD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-7427-9951-0

Sortie : 17 AOÛT



18 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Humour vache

Une autofiction façon postmoderne, non dénuée de qualités.



Il est rare, chez une auteure aussi jeune – **Margaux Guyon** a 21 ans –, de donner la vie, dans un premier roman, à un personnage aussi ambigu.

La narratrice, en l'occurrence une certaine Margaux G., est née dans la ville de C. (reconnaissable à sa spécialité : les melons), et elle a 18 ans à l'époque des faits. Lycéenne désœuvrée, elle use son temps à sécher les cours, à passer en revue toutes les marques de cosmétiques, vêtements, chaussures et autres affluents. De toute façon, ça n'a guère d'importance, puisque Margaux et ses copines finissent la nuit complètement ivres, au point de ne plus se souvenir si elles ont « baisé » ni avec qui. Charles, son frère Hugues ou un autre, peu leur chaut, pourvu que la nature les ait généreusement dotés et qu'ils sachent s'y prendre ! Côté famille, ce n'est pas la joie non plus, entre une mère alcoolique et un beau-père qu'elle méprise. Car, forte de sa soi-disant supériorité intellectuelle et d'une certaine culture qu'elle étale à chaque occasion, Margaux snobe un peu tout le

monde. Et pas question d'accorder une gâterie dans sa voiture à un garçon qui ignore que le verbe pallier est transitif direct – même s'il est mignon et étudiant à Sciences Po !

Comme souvent à cet âge, Margaux est mal dans sa peau. Elle a même fait une tentative de suicide, accepté de suivre une psychothérapie, mais s'est ensuite amusée à berner la praticienne chargée de l'aider. Le plus ennuyeux, c'est que son inconscience est totalement en roue libre et que ses bêtises peuvent mal tourner : ainsi, pour gagner facilement de quoi s'acheter tout ce qu'elle désire et que ses parents n'ont pas les moyens de lui offrir, commence-t-elle un jour à se prostituer. Avant que tout cela ne dérape et que son petit boulot occasionnel ne lui attire de gros ennuis avec une bande de voyous racketteurs...

Latex etc. oscille sans cesse entre humour et vacherie. En dépit de son petit côté khâgneuse, Margaux Guyon a du style, du mordant, et un culot certain.

J.-C. P.

Margaux Guyon

Latex etc.

PLON

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-259-21486-5

Sortie : 18 AOÛT



25 AOÛT > ROMAN France

Fugues japonaises

Au Japon, un homme sur les traces d'un oncle évanoui dans la nature : la force douce et facétieuse des histoires de **Christine Montalbetti**.



Enfant, dans la campagne japonaise, Yasu vivait avec son père et Sumiko, sa belle-mère, qui accueillaient régulièrement sous leur toit un oncle voyageur. C'était un homme à secrets, « mâchonnant ses pensées », qui, un jour, s'est « évaporé » sans explications. Devenu adulte, le neveu quitte sa femme pour retrouver le fugueur. Le voici, équipé de ses seuls souvenirs, sur les traces de l'oncle, dans une auberge de montagne, chez un ami d'adolescence... Pendant ce temps, l'épouse attend. La quête, toutefois, n'est pas une enquête, c'est un voyage. Dans *Le cas Jekyll* (P.O.L, 2010), le monologue inspiré de Stevenson écrit par la romancière pour Denis Podalydès et monté en 2009, le comédien exécutait parfois des mouvements de tai-chi tout en récitant son texte. Calmes, précis, concentrés, légèrement flottants, les livres de Christine Montalbetti (et particulièrement ce dernier avec son atmosphère extrême-orientale) ressemblent à ces enchaînements de figures. Ils tirent leur force de leur douceur. On pourrait dire aussi de leur politesse : une sagesse



courtoise pimentée d'un humour réservé mais constant (qui culmine ici dans le passage sur la marche à suivre en cas de combat contre un samouraï). Dans un va-et-vient entre l'infini et le minuscule, la romancière qui aime installer ses personnages sous des auvents, des vérandas, entre maison et jardin, face à des espaces ouverts, trouve des images d'une beauté océanique : comme celle de ces « peines enfouies » qu'elle imagine remontant à la surface de la cage thoracique, aimantées par les étoiles, les soirs de nuits claires. Elle observe les pensées et les conversations comme si elles étaient des créatures vivantes ; dans l'étreinte entravée d'un au revoir, elle déchiffre toutes les inflexions de la langue des corps. Et puis il y a sa manière habituelle, ferme et obligeante, d'inviter le lecteur à l'accompagner, à « faire un petit tour dehors », sa façon de nous

mouiller dans le récit : ces injonctions sans agressivité – « imaginons (imaginez, s'il vous plaît) ». Dans *L'évaporation de l'oncle*, elle vous conduit en s'assurant régulièrement, d'un ton complice, que vous n'avez pas décroché. Enfin, ces romans dégagent le sentiment d'une imprégnation, autant géographique, physique, que littéraire (ici, on pense à Buzzati dans certaines descriptions d'insectes, vivant dans des mondes parallèles, à Inoue pour les marches dans la forêt, la brume et la pluie, les bambous et la montagne). Ainsi pénètre-t-elle profondément dans la trame des clichés (de la japonité, comme de l'américanité dans *Journée américaine* (P.O.L, 2009)). On voit bien que ce qui intéresse la romancière, c'est moins la cohérence, la progression de l'histoire que de jouer avec le dispositif, avec son propre statut et notre place, de montrer les coulisses de l'écriture – « dans une version très ancienne, commencée il y a 7 ou 8 ans, Yasu était samouraï », confie-t-elle. Vis-à-vis de ses lecteurs comme du plus secondaire de ses personnages, Christine Montalbetti est une écrivaine infiniment attentionnée. V. R.

Christine Montalbetti
L'évaporation de l'oncle

P.O.L

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-8180-1337-3
SORTIE : 25 AOÛT



9 782818 013373

1^{ER} SEPTEMBRE > ROMAN France

La farce ou le drame

Comment une existence banale peut basculer dans la folie.



Sur un thème plus ou moins inspiré du roman gothique à la manière du XIX^e siècle, **Benjamin Berton** a construit un roman aussi brillant qu'angoissant. « Bienvenue dans l'autofiction », écrit-il à un moment, tentant de persuader son lecteur de la véracité de cette histoire pourtant abracadabrantesque. Mais surtout que quelque chose de semblable – basculer dans une existence parallèle – pourrait arriver à chacun d'entre nous, si banales soient nos vies. Ou peut-être justement parce qu'elles le sont. Et que l'angoisse du temps qui passe peut conduire aux pires extrémités.

Benjamin Berton et Cécile Bartoli, qui vivent en couple depuis dix ans, ont en apparence tout pour être heureux. Bonnes situations, revenus confortables, familles unies et respectueuses. Leur relation a même été bénie par la naissance d'Ana. A cette occasion, le duo, qui habite au Mans, décide de s'agrandir et d'acheter une maison dans une

zone semi-résidentielle de la ville qui présente tous les avantages. La gare est à proximité, l'environnement agréable, les voisins sympas. Marc, par exemple, qui fait tout pour intégrer les nouveaux venus à la vie du quartier. Un peu trop même : après un apéro convivial, Benjamin accepte de participer à une espèce de milice d'autodéfense à l'américaine. Laquelle revendique son droit de veiller – en principe pacifiquement – à la tranquillité générale, mais surtout de traquer un mystérieux tagueur, qui signe Elkim et semble connaître à l'avance les nuits et l'itinéraire des patrouilles. En fait, cette contradiction avec ses convictions profondes, plutôt « de gauche », n'est qu'un des premiers symptômes du comportement de Benjamin, en dérapage de moins en moins contrôlé. Il se met à croire que l'une des chambres de leur maison, là où est mort le jeune fils des précédents propriétaires, serait hantée, et qu'à chaque fois qu'il y dort il perd tout repère temporel. Il peut ainsi se réveiller en avance ou en retard par rapport à la réalité. Schizophrène à tendance paranoïaque, il néglige complètement son travail, se lance dans des recherches ésotériques, persuadé que sa *mancelle* fut

la demeure de l'alchimiste Fulcanelli, mystérieusement évanoui on ne sait trop quand. Pire, sûr qu'il n'aime plus Cécile, Benjamin entreprend de la persécuter et la fait même marabouter par un griot africain – avec succès, hélas pour elle : elle finira aux urgences avec un empoisonnement du sang. On le voit, la farce n'est pas loin de tourner au drame, et même de basculer dans l'horreur lorsque Benjamin aura enfin appris qui est Elkim le grapheur... Et c'est là que réside la « marque de fabrique » de Benjamin Berton, qu'on a pu apprécier depuis ses débuts avec *Sauvageons*, paru chez Gallimard en 2000 et qui obtint le prix Goncourt du Premier roman.

Berton écrit cru et dru, à rebours du compassionnellement correct, toujours avec élégance, effets de style et un sens aigu de l'autodérision. Cette maison maudite lui a inspiré, ainsi qu'à son ectoplasme, un roman réjouissant. J.-C. P.

Benjamin Berton

La chambre à remonter le temps
GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-07-013436-6
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



9 782070 113436

25 AOÛT > ROMAN France

Chez l'oncle Abel

Eric Fottorino signe un truculent roman d'apprentissage, *Le dos crawlé*, dont le jeune héros découvre les émotions.



Marin a treize ans, un peu de duvet au-dessus de la lèvre supérieure, des parents qui habitent « dans la Corrèze ». Pendant l'été 1976, qu'on annonce caniculaire, il a été envoyé en Charente-Maritime, à Royan, chez oncle Abel qui ne laisse « pas perdre une seule voyelle en route quand il parle ». Tonton est brocanteur, métier qui consiste selon son neveu à « délivrer les gens de leur passé ». Tante Louise, elle, est morte « d'un évanouissement qu'on appelle rupture de quelque chose ». En revanche, on note toujours dans les parages la présence des inséparables Plouff le chien et Grizzly le chat. Et aussi, depuis peu, l'apparition de Gladys, qui pourrait bien être la nouvelle amoureuse de son oncle. Le jeune narrateur d'Eric Fottorino n'a d'yeux que pour Lisa. Une petite blonde de dix ans, qui fait plus quand elle roule « son regard noir avec du grave dedans ». Lisa est fille unique, « ça veut dire qu'y en a pas deux pareilles », sauf qu'elle a une pe-

tite sœur « en Mongolie » dont il ne faut pas trop parler. Chaque matin, ses parents la déposent à tour de rôle, pas peignée, et sans jamais s'attarder chez oncle Abel. Les deux gamins se baignent dans les vagues, dévorent des mascottes à la confiture d'abricots et s'ennuient aussi parfois un peu. Marin voit bien que Lisa a souvent l'air triste. Il a aussi compris que les parents de sa petite camarade ne sont plus en très bons termes. Mme Contini, la mère de Lisa, le fascine. Elle est née à Soulac et a été Miss Pontillac 1964, lorsqu'elle répondait encore au nom d'Agnès Bariteau. Décomplexée, madame bronze nue dans son jardin. Lorsqu'il aperçoit la tache rousse entre ses cuisses, Marin sent qu'il a la « quique » qui gonfle dangereusement...

Eric Fottorino joue ici avec la langue et les émotions. Roman d'apprentissage, son *Dos crawlé* parle avec justesse de la frontière qui sépare le monde de l'enfance de celui des adultes.

ALEXANDRE FILLON

Eric Fottorino

Le dos crawlé

GALLIMARD

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-07-013418-2

SORTIE : 25 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN France

L'aimant américain

Sacha Sperling confirme son talent, non sans effet de mode.



Lorsqu'on avait rencontré Sacha Sperling, après *Mes illusions donnent sur la cour* (Fayard, 2009), une évidence s'était imposée : on avait affaire à un véritable écrivain. Ce qui ne signifie pas qu'il ait plu à tout le monde : son premier roman hors-norme avait divisé la critique, suscitant diverses réactions. Il est rare qu'un ado des beaux quartiers se raconte avec un tel culot et une telle maturité. Sans parler de son écriture, d'une maîtrise étonnante. Et que son livre remporte un succès international.

Voici donc Sacha Sperling face au seuil fatidique du deuxième roman, à quoi il travaillait déjà à l'époque. C'est-à-dire un texte qui correspond à ce qu'il est aujourd'hui, et non plus à celui qu'il était alors. Un jeune homme complètement en phase avec son époque, pour qui les choses doivent aller vite. En revanche, il n'a pas su résister aux sirènes de l'atlantisme ambiant, puisque *Les cœurs en skaï mauve* assume les influences d'*American graffiti* et de *La fureur de vivre*. Mais comme il est malin, Sperling subvertit les clichés : son histoire se déroule en banlieue parisienne et non pas à Los Angeles. Son héros, Jimmy Boy, roule en Clio et non en Porsche. Quant au road-movie avec sa

copine Baby Lou, il se déroule en Normandie ! Après quoi la jeune fille, furieuse de s'être amourachée d'un nase ingérable, vendeur dans un magasin de DVD dont les ambitions semblent disproportionnées par rapport au QI, préférera retourner chez sa mère : Carine, une ex-danseuse passablement cinglée, avec qui les rapports sont plutôt conflictuels. Jimmy, lui, tentera de se consoler dans les bras d'autres *babies*, comme cette bourgeoise Rose, dont le père possède une Rolls Silver Spirit. Mais on ne se remet jamais de son premier amour. Techniquement très abouti, avec un jeu subtil entre le récit et deux voix off, on ne sait trop si *Les cœurs en skaï mauve* est méchamment romantique ou gentiment cynique. Même si le héros aime le rock, s'empiffre de malbouffe à l'américaine, s'identifie à *Mad Max* et rêve de tracer un jour sur la *Road 66*, son univers est plutôt celui de Gainsbourg, *frenchie* qui se fantasme d'outre-Atlantique. Sperling, lui aussi, est attiré par l'aimant américain. Il n'empêche, son roman semble né dans une chanson de Souchon, *La ballade de Jim*, ou dans un opéra rock de Michel Berger, *La légende de Jimmy*. Rétro, donc tendance. J.-C. P.

Sacha Sperling

Les cœurs en skaï mauve

FAYARD

TIRAGE : NC

PRIX : 6,50 EUROS ; 120 P.

ISBN : 978-2-213-66305-0

SORTIE : 18 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN France

La traversée du désir



La lecture du quatrième roman de **Patrice Pluyette**, *La traversée du Mozambique par temps calme* (Seuil, 2008, repris en Points) pouvait laisser penser que son jeune auteur était fou comme un lapin. Actuel

pensionnaire de la villa Médicis à Rome, l'édit Pluyette ne semble pas avoir décidé de contrarier sa nature. Plutôt de pousser le bouchon encore plus loin. Comme on pourra le vérifier à la lecture du déjanté *Un été sur le Magnifique*.

Difficile de résumer la chose ! Disons donc qu'Angélique Suze-Féval a eu une enfance solitaire avec un père comte et une mère absente. Adolescente, elle commence à penser aux garçons tout en ne se montrant pas facile à séduire. D'abord, la jeune fille en pince pour Jean, Jeannot pour les intimes. Il roule à moto à grosse cylindrée, mais va lui préférer une brune, Véronique. Ensuite, voici que son regard s'arrête sur Hercule.

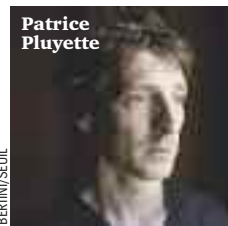
Un garçon de femme au fort poitrail et à la musculature saillante qui aime à se savonner en plein air. Voici le genre d'homme qui commande une grenadine au lait et met du temps à comprendre que « l'amour est un

partage ». Pour pimenter l'affaire, il faut signaler l'apparition dans ces pages de Patricia. Une « ancienne miss Dakota du Nord, dauphine à l'élection de miss Dakota du Sud », qui débarque de Californie.

Mademoiselle est dotée d'un « cul souriant » et d'une beauté à la fois extérieure et intérieure. Qui plus est, Patricia a joué dans de nombreux films dont *Extases subsahariennes* et *Trois mouches mortes à l'arrière d'une Porsche*. Ici, il sera également question d'une grande parade des sens. D'un voyage maritime et en groupe. De transformations...

Patrice Pluyette jongle avec l'humour au fil de courts chapitres bien taillés. Roman qui s'interroge sur le roman et le fait d'une manière particulièrement ludique, *Un été sur le Magnifique* est un régal. Ce coup-ci, Patrice Pluyette risque à la fois de décrocher un prix littéraire de saison. Mais aussi d'être poursuivi par un infirmier avec une camisole ! AL. F.

BERTINI/SEUIL



Patrice Pluyette

Un été sur le Magnifique

SEUIL

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-02-099676-1

SORTIE : 18 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN Grande-Bretagne

L'effet Jacobson

Man Booker Prize en 2010, *La question Finkler* est le premier des romans de Howard Jacobson à être traduit en français.



La rentrée étrangère s'ouvre en fanfare avec la parution chez Calmann-Lévy d'un petit chef-d'œuvre judicieusement couronné en 2010 par le Man Booker Prize. Né en 1942 à Manchester, son auteur, Howard Jacobson, n'en est pas à son coup d'essai – loin de là puisqu'il compte à son actif une dizaine de romans dont *Coming from Behind*, *The Mighty Walzer* ou *Kalooki Nights* –, mais n'avait mystérieusement jamais été traduit en France. *La question Finkler* met en scène trois personnages particulièrement hauts en couleur : Julian Treslove, Sam Finkler et Libor Sevcik. Les deux premiers sont rivaux plus qu'amis depuis leurs études communes. Le troisième a été leur professeur et demeure leur ami. A 49 ans, Julian Treslove est un homme « du genre à venir voir », dont la vie a été jalonnée d'une succession de catastrophes. Treslove a travaillé pour la BBC, à la production de programmes de fin de nuit sur Radio 3. D'après sa direction, il abordait trop de sujets sinistres et diffusait trop de musiques morbides. Ensuite, il s'est occupé d'un festival artistique sur la côte sud. Avant d'être successivement déménageur, livreur de lait, directeur du rayon chaussures d'un supermarché. Ou de décrocher un boulot



JENNY JACOBSON/CALMANN-LÉVY

de sosie puisqu'il ne ressemble « à aucune célébrité en particulier, mais vaguement à beaucoup » ! Cœur d'artichaut, celui dont on nous dit qu'il a été un « *amant, pas un coureur* », a succombé aux charmes d'une kyrielle de femmes. Il a eu deux fils de deux mères différentes. L'un tient un bar

à sandwiches dans la City, porte une queue-de-cheval et un tablier. L'autre joue du piano dans des hôtels de bord de mer. Sam Finkler, lui, partage avec Treslove le fait d'avoir eu pour parents des « *commerçants prétentieux* ». A sept ans, il essayait de s'enrôler dans l'armée de l'air israélienne. Bien qu'il ne soit pas un littéraire, il a commencé à publier des livres et à animer des émissions à la télévision. Devenu une sorte de penseur du show-business, Finkler est veuf depuis la mort de sa femme Tyler. Comme Libor, inconsolable du décès de sa chère Malkie. Au retour d'un dîner avec Finkler et Libor, Treslove a été agressé et dépouillé dans une rue londonienne. Par une femme. Puisqu'il a eu l'impression qu'elle le traitait de « *youpin* », il s'est mis en tête qu'il était peut-être juif... On aura du mal à ne pas succomber à l'insolent talent de conteur d'Howard Jacobson. Lequel fait preuve d'un humour communicatif et d'un sens évident pour les portraits et les dialogues. Ce qu'il y a de formidable avec *La question Finkler*, c'est que Jacobson y parle de tout avec une même finesse. Comédie sur l'amour, le désir et l'identité, sur la vie et la mort, *La question Finkler* est d'une lecture hautement revigorante. AL. F.

Howard Jacobson

La question Finkler

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR PASCAL LOUBET

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 20,50 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-7021-4247-9

SORTIE : 17 AOÛT



9 782702 142479

25 AOÛT > ROMAN Ecosse

Une salle affaire

John Burnside signe son roman le plus étrange à ce jour, *Scintillation*.



C'est un drôle d'endroit. Une « *Intraville* » au bout d'une péninsule dont la plupart des gens ignorent l'existence sur les cartes. On y trouve une ancienne gare de triage, une forêt avec des arbres noirs, une usine chimique désaffectée avec « *des hectares et des hectares de terrains morts* ». Parmi la population : John, le bibliothécaire, et Morrison, l'agent de police. Celui-ci était veilleur de nuit avant de devenir l'unique policier à pleintemps de l'est de la péninsule.

Il lui faut composer avec une sale affaire. Cinq jeunes garçons d'une quinzaine d'années manquent à l'appel. Mark Wilkinson, William Ash, Alex Slocombe, Stewart Riva et Liam Nugent. Ils ont disparu un par un, à environ dix-huit mois d'intervalle. Le premier, Morrison l'a retrouvé par hasard, pendu à un arbre un soir d'Hallo-



John Burnside

DANIEL MORZINSKI/MÉTALLÉ

ween. Quant aux autres, nul ne sait ce qu'ils ont pu devenir. Morrison a été obligé d'en référer à Brian Smith, qui dirige la « *Compagnie Presqu'île-Terre* ». Enfant, Smith avait cessé de jouer des mauvais tours à ses petits camarades lorsqu'il s'était pris de passion pour les puzzles et les casse-tête. Il est désormais un adulte ayant le don de « *voir là où les autres ne voient rien, que tout mène à l'argent* ». Signalons aussi la présence de Leonard Wilson. Un adolescent qui a vu des films de

Bergman ou de Wajda et veut se lancer dans la lecture de Proust. Leonard était un copain de Liam Nugent qui ne lui cachait pas son envie de s'en aller dans le « *vaste monde* ». Après avoir frotté avec Elspeth, toujours « *plus ou moins assoiffée de sexe* », il a commencé à traîner avec Jimmy et sa bande, à participer à leurs journées de chasse...

John Burnside fait visiter une ville dont les habitants ne sont jamais partis, même s'ils parlent de le faire. Une grande part de la réussite de *Scintillation* tient à son décor tout en inertie, à la violence sourde qui s'en dégage. L'auteur d'*Un mensonge sur mon père* (Métallé, 2009, repris en Points) signe ici un livre envoûtant et étrange qui vous surprend et vous hante longtemps. AL. F.

John Burnside

Scintillation

MÉTALLÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)

PAR CATHERINE RICHARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-86424-838-5

SORTIE : 25 AOÛT



9 782864 248385

18 AOÛT > DOCUMENT Etats-Unis

Extérieur vie

Le cinéaste et écrivain **Samuel Fuller** se raconte dans *Un troisième visage*.



Samuel Fuller apparaît dans une scène de *Pierrot le fou* de Godard. Ferdinand (Jean-Paul Belmondo) lui demande ce qu'est le cinéma. Le réalisateur américain lui répond que c'est « comme une bataille, l'amour, la haine, l'action, la violence et la

mort... en un seul mot, c'est l'émotion ». On pourrait en dire autant pour qualifier l'autobiographie de Samuel Fuller, *Un troisième visage*. On y retrouve les mêmes ingrédients, auxquels il faut ajouter l'humour.

Samuel Fuller (1912-1997) n'en manque pas. Dans sa façon de raconter, de se raconter avec ce mélange de gouaille et de gravité, mais aussi de composer ces mémoires parus en 2002 aux Etats-Unis. Pour cela, chronologiquement, le réalisateur baroudeur et francophile a retenu les scènes fortes de son existence. Cela commence par un premier mot, « marteau », prononcé à l'âge de cinq ans, histoire de montrer comment il comptait philosopher – à la manière de Nietzsche –, du moins se coltiner au réel.

« Je suis un conteur », assure-t-il. Et il le prouve au long de ces 600 pages richement illustrées. Un ci-

DRALLIA



Samuel Fuller

gare entre les lèvres, oncle Sammy déroule le film de sa vie. Il est bien l'homme qui avance, l'homme qui se meut, l'homme du cinéma (movie en anglais) et pourtant l'écriture aura toujours été sa primitive passion. « L'écriture a toujours été ma première vocation. Depuis l'enfance, le pouvoir du mot imprimé m'a toujours fasciné. »

Dans cette traversée du XX^e siècle, dans cette Amérique qui se découvre puissante, Fuller s'est engagé, moitié Candide moitié don Quichotte. De chacune de ses expériences, il a tiré des livres, des scénarios, des films. Cela commence dans les années 1920 par la presse new-yorkaise, celle du magnat Hearst, comme copyboy puis reporter. Il s'occupe d'affaires criminelles, assiste à des exécutions capitales, croise Al Capone. Surviennent

la crise, la prohibition et la guerre dans la 1^{re} division d'infanterie, la « Big Red One ». Il débarque en Normandie, découvre les camps et pense : « Les héros ? Ça n'existe pas ! » Le courage si...

Le caporal Fuller note tout dans ses carnets. Il dessine aussi. Les rencontres se succèdent : Otto Preminger, Hitchcock, Marlene Dietrich, Howard Hawks, Raoul Walsh, Fritz Lang. Fuller filme. Des westerns (*J'ai tué Jesse James*), une enquête sur un hôpital psychiatrique (*Shock Corridor*), la guerre (*The Big Red One*). Godard, Spielberg ou Wenders finissent par reconnaître cet homme qui n'aime pas le mensonge comme l'un des grands.

Ce *Troisième visage* vient compléter les histoires d'Amérique racontées à Jean Narboni et Noël Simsolo en 1986 (*Il était une fois... Samuel Fuller*, Cahiers du cinéma, 1986). Et par sa mise en page soignée avec une subtile alternance de photos, documents et dessins, cette généreuse autobiographie prend des aspects inattendus de story-board pour un long-métrage jamais tourné mais pleinement vécu.

LAURENT LEMIRE

Samuel Fuller

Un troisième visage

ALLIA

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR HELENE ZYLBERAIT

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 608 P.

ISBN : 978-2-84485-409-4

SORTIE : 18 AOÛT



9 782844 854094

18 AOÛT > HISTOIRE Chine

A l'Ouest, du nouveau

Les mémoires du Chinois qui découvrit l'Occident par **Jacques Pimpaneau**.



Les croisades vues par les Arabes, les Indiens d'Amérique débarquant en Europe. Historiquement, le renversement de perspective a quelque chose de fascinant, mais l'exercice est difficile. Il faut le savoir et la discipline de Jacques Pimpaneau

pour se mettre dans la peau d'un explorateur chinois du II^e siècle avant J.-C. qui découvre l'Occident. On doit en effet à ce formidable sinologue et vénérable traducteur – il est né en 1934 – plusieurs ouvrages dont une remarquable *Histoire de la littérature chinoise*.

Dans *Les chevaux célestes*, il nous installe dans la Chine de la dynastie Han. Et sur ce territoire lointain, il nous fait suivre les péripéties de Zhang Qian. Ce jeune palefrenier s'offre pour une mission périlleuse auprès de l'empereur : il s'agit de ménager des alliances avec les Yuezhi d'Asie centrale pour se protéger des Xiongnu, des nomades de Mongolie considérés comme des barbares venus du Nord. Pour cela, le tout nouvel ambassadeur doit avancer vers l'Ouest,

DR/PHILIPPE PICQUIER



Jacques Pimpaneau

l'inconnu. L'aventure prendra plusieurs années avec son lot de découvertes et de déconvenues. Chez les Xiongnu, il trouvera une épouse, Nanuo, dont il aura deux enfants. Epaulé par Ganfu, un esclave devenu son indéfectible ami, le diplomate accomplira d'autres voyages pour le compte de l'empereur, le fils du ciel.

Zhang Qian a existé. Il apparaît dans les *Vies de Chinois illustres* de Sima Qian (145-87 av.

J.-C.), un classique de la littérature chinoise traduit par Jacques Pimpaneau l'année dernière (Librairie You-Feng). Il propose cette fois une forme d'autoportrait d'un explorateur sur les routes des Xiongnu, de la Bactriane (entre l'Afghanistan et le Pakistan), qui nous raconte les batailles entre la Chine et le Ferghana, l'actuel Ouzbékistan, pour quelques chevaux dont on disait qu'ils suaient du sang...

Ce texte limpide traversé par les orages de la guerre se déguste comme un conte philosophique. Outre ce qu'il nous dit d'un monde ancien et des nouvelles routes explorées par Zhang Qian, il fait, avec délicatesse, vaciller le centre de gravité d'une Histoire dont l'Occident se sent toujours le détenteur exclusif. Jacques Pimpaneau nous offre également un formidable récit sur le rôle de la culture dans les relations entre les peuples. Il y a de la sagesse dans ce livre-là.

L. L.

Jacques Pimpaneau

Les chevaux célestes : histoire du Chinois qui découvrit l'Occident

PHILIPPE PICQUIER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-8097-0292-7

SORTIE : 18 AOÛT



9 782809 702927